

Un peintre du Morvan : Louis CHARLOT

Si la notoriété ou la célébrité d'un artiste est due avant tout à la qualité de son œuvre, elle est bien souvent influencée par d'autres facteurs, et avant tout par la mode qui n'est que la variation du goût dans l'esprit du public.

Cette variation due, certes, au besoin de changement d'une société qui évolue sans cesse, est cependant très souvent conditionnée par le comportement de ces qu'on appelle les marchands, qui sont experts dans l'art de fermer aux uns les vannes de la renommée, pour les ouvrir à d'autres.

Si nous avons heureusement, bien vivants parmi nous, des peintres du Morvan dont la notoriété est grande, - je veux parler notamment de Jacques Thévenet, et de Raymond Rochette, - il en est un autre, disparu depuis près de 20 ans, dont il est juste de rappeler le souvenir, car il fut considéré avec raison à son époque, comme le peintre le plus représentatif de notre Morvan : c'est Louis Charlot.

Pourquoi cette éclipse, absolument injustifiée, de son nom et de son œuvre ?

Peut-être parce qu'il n'a pas suivi, pendant les premières décades de notre siècle, les divers courants artistiques qui orientaient la peinture vers le fauvisme, le cubisme, le surréalisme, puis vers l'abstrait.

Dépendant Louis Charlot ne mérite point de sombrer dans un injuste oubli.

L'homme : c'était un être doué d'une extrême sensibilité devant la nature, ce qui devait évidemment l'orienter vers la peinture qui constitua pendant toute sa vie son unique raison d'être.

petit cimetière de cet admirable village.

Louis Charlot était un homme doux, simple, timide même, mais d'un accueil exquis qui s'anima soudain lorsqu'il parlait de peinture, et se montrait bon, et indulgent à l'égard de tous.

Son œuvre : Dans ses premières toiles, il cherchait sa voie à l'ombre des grands impressionnistes et nous connaissons de lui des natures mortes très dépouillées et d'un intense coloris qui font penser à Cézanne, ainsi que des paysages que l'on pourrait croire signés de Pissarro ou de Claude Monet.

Il a subi pendant un certain temps, l'influence de certains des Nabis de Pont-Aven, notamment de Gauguin.

Mais peu à peu, au contact de cet exceptionnel paysage d'Uchon, il devint lui-même sans avoir jamais été embrigadé dans une école ou dans un groupe ; il transposait tout selon son tempérament ; il simplifiait des sujets pour les rendre plus vigoureux, plus dépouillés, pour n'en rendre que l'essentiel.

C'est toute l'âme du Morvan qu'il a ainsi exaltée, ce Morvan bien spécial des chaumières branlantes, des rochers arrondis, des lointains bleutés, des neiges ouatées et des couchers de soleil étincelants.

Sur ces sommets sauvages, il peignait bergers et bergères pleins de vie et de saveur, braconniers impénitents et surtout de rudes paysans morvandiaux aux traits souvent ravagés et lourds de tristes pensées.

Ceux-ci rappellent à quatre siècles d'intervalle la solide peinture des frères Le Nain.

Il aborda même, mais une seule fois la peinture religieuse dans la

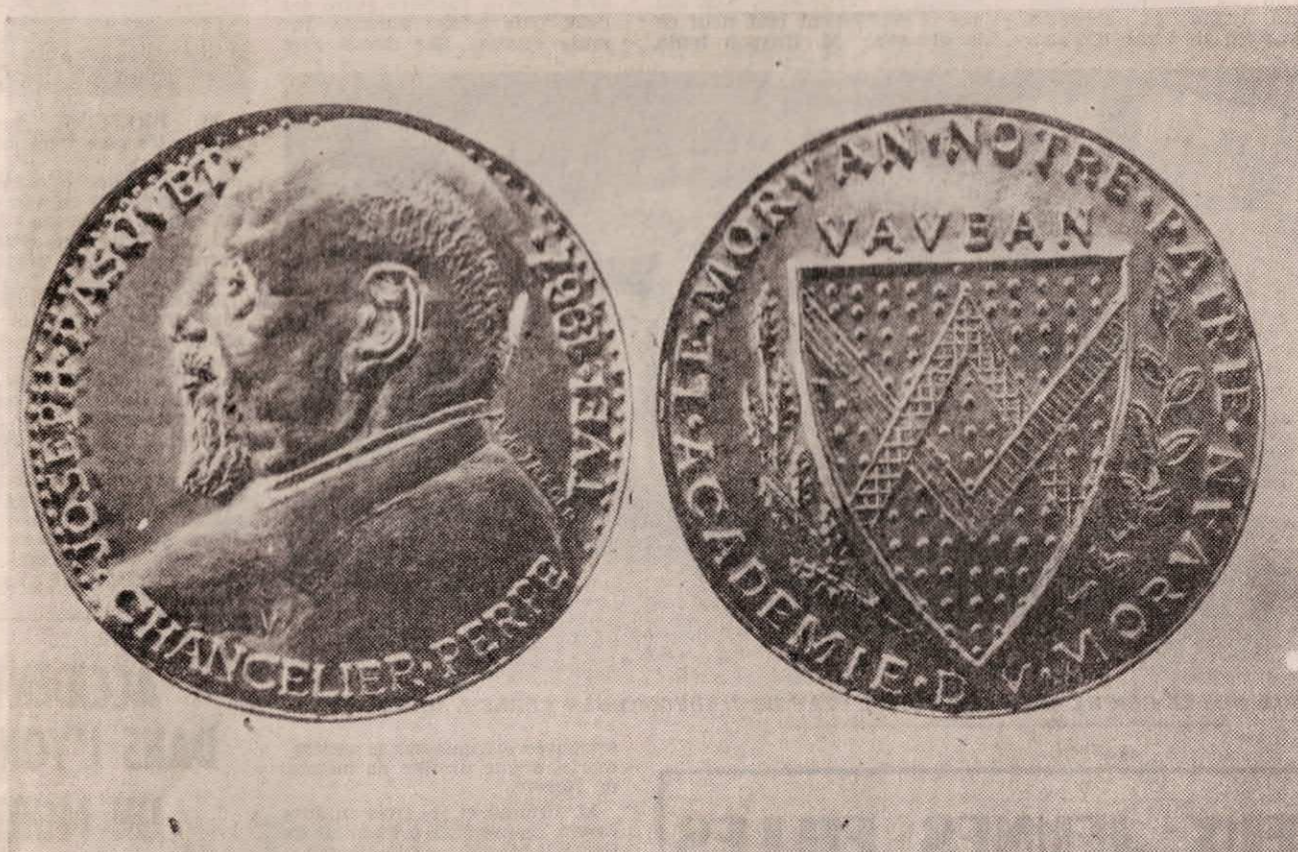
Le MORVAN

JUILLET 1970

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

J'AI VOULU REVOIR LE PAYS QUI EST LE MIÉN
Lucien Hérard

La médaille commémorative de la fondation de l'Académie du Morvan



Le sculpteur Albert de Jaeger

Membre correspondant de l'Académie du Morvan

et ses bras, qui, de loin, se tendent déjà pour un baiser fraternel, tout annonce à l'ami venu qu'il ne sera jamais, lui, un intrus.

Retour à Château-Chinon

VOYONS. C'est en 1914 que j'ai quitté Château-Chinon pour n'y revenir ensuite jusqu'en 1929, qu'à l'occasion des vacances ou de permissions. Depuis, quelques brefs passages.

Je ne surprendrai personne en disant que ce qui reste le plus vivace en moi, ce sont les souvenirs d'enfant et d'adolescence, vieux de cinquante, de soixante ans. Règle qui souffre peu d'exceptions : s'estompe et s'oublie ce qui est récent ; persiste, frais comme au premier jour, ce qui s'est inscrit dans une mémoire alors toute neuve.

J'ai voulu revoir le pays qui est le mien. Ni mon père, ni ma mère n'étaient Morvandiaux (ou Morvandeaux, pour faire plaisir à Joseph Pasquet). Lui, Bourguignon, elle, Bourbonnaise, se sont toujours sentis étrangers. Mais moi, que le hasard avait fait naître à Moulins (Allier), je tiens Château-Chinon pour ma ville natale, parce que j'y suis venu à quatre ans et que je ne me rappelle rien qui soit antérieur à ma petite enfance morvandelle : l'hôtel que tenaient mes parents (et où je ne suis pas retourné par une étrange pudeur, ou parce que ce m'eût été douloureux, ou en vertu de quelque bizarre interdit), l'école maternelle (on disait alors l'asile), l'école primaire, l'école primaire supérieure, les commerçants, les rues, la campagne proche, à un saut de puce, tout cela est inscrit de façon indélébile dans ma mémoire. Et, à la demande, se lève le souvenir souhaité, le mince détail, un peu flou au début et qui, très vite, se précise.

Je n'ai pas retrouvé, à la chapelle du chêne, hélas, ni les deux gros arbres, ni la petite source. Et ce que j'ai vu là, m'a serré le cœur. Pourquoi avoir laissé gâcher ce site ?

Je m'étais proposé de suivre l'Yonne, du Moulin d'Yonne jusqu'à la Vernée, et de remonter en Volin. Je savais, pour l'avoir déjà vu, qu'avait disparu notre chère Pierre Glissotte. Mais je ne pensais pas que si total serait le changement. On me demanda, d'ailleurs, de faire cette promenade en entier et je rentrais frustré, bien qu'ayant retrouvé, sans l'ombre d'une hésitation la source à l'eau glauque, en bordure du chemin, et les sentiers qui me ramèneraient vers la ville. Ce sont toujours les mêmes sentiers, mais plus rares se comptent les promeneurs qui les parcourent ; aussi, les voit-on peu frayés. Ceux-là et les autres des bois voisins du Réservoir où, si souvent, j'allais chercher des champignons ou des plantes pour mon herbier...

Je montai aux trois croix, naturellement ; j'y pensai aux magnifiques couchers de soleil et aussi aux levers que, gamin, j'allais, tout seul, admirer, étreint à chaque fois d'une étrange émotion. Là aussi, beaucoup de choses ont changé, c'est la loi de la vie. Heureusement, j'ai retrouvé, semblable à elle-même, dans sa partie boisée, la Promenade, vraiment admirable. (O les fêtes d'autrefois, les tartes aux pruneaux, le « parquet », le concert de la musique municipale, la mère Léon et ses berlingots !).

Fait singulier : à chaque maison, je me remémorais ses anciens occupants. Des noms que je croyais oubliés, effacés, surgissaient comme par enchantement, et aussi les surnoms, dont l'usage, jadis, était si courant.

J'ai relu, sur la place, qui a perdu, hélas, ses marronniers (et gagné, en revanche, un orne-

ment discutable), oui, sur cette place, où, soudain, j'ai fait se dresser le mâle de cocagne frotté de savon noir, j'ai relu, aux flancs du monument, les noms de ceux qui sont morts à la guerre et dont les colonnes, bien alignées, se présentent comme pour une revue funèbre. Et à nombre de ces noms, m'est apparue la silhouette de l'homme mûr ou du jeune homme ou de l'adolescent que j'avais connu.

J'errai ainsi dans cette ville, où nul ne sait qui je suis et à laquelle mille liens mystérieux m'attacheront jusqu'à ma dernière heure ; dans cette ville, dont tous les habitants, ou presque, me sont désormais anonymes. Seul ? Non : en compagnie de tous les fantômes de ceux que j'évoquais, dans leur boutique, sur le pas de leur porte, me croisant dans la rue, marchant à mes côtés jouant dans la cour de l'école (ou je suis à mettre des pas dans les traces de mes sabots d'enfant). Et j'ai ainsi retrouvé par la mémoire et l'imagination le Château-Chinon de jadis, où le maire était le docteur Duprey, le secrétaire de mairie Brochard, le garde champêtre l'Alfred (Kergomard), l'horloger Thépénier, Gauthé, le fabricant de limonade, Dussaule, Picault, Bourdot les boulangers, et ainsi de suite pour les avoués, les notaires, les cafetiers (Goujon, Balland, Rault), les facteurs (Boulin, Fréguin, Gaubier) tout l'annuaire, vous dis-je. La plupart sont morts, d'autres sont partis, mais ils se sont retrouvés un moment, rue des Fossés, sous la Porte de Ville, à la Grande Fontaine ou au Faubourg, sur le Champlain ou près de la poste ou route de Nevers, où Billoué et Lécuyer ferraient les chevaux dans une odeur de corne brûlée, tous comme par magie, suscités à l'appel d'un très vieux monsieur qu'ils reconnaissaient bien vite, en souriant, pour n'être autre que le petit garçon timide et rêveur, qui s'appelait...

Lucien HERARD.

Président de l'Académie de Dijon.

AVRIL 1978 d'une certaine modestie qui fit de très gros efforts financiers pour tenter de faire de lui un ingénieur des Arts et Métiers : argent gaspillé, peine perdue ! Dès son jeune âge au collège d'Autun, Louis Charlot ne songeait qu'à dessiner, avec des professeurs de fortune comme le père Fauconnet, puis le peintre Huet, enfin avec un simple décorateur Chataignier.

Aucun de ceux-ci n'était évidemment capable de le diriger utilement dans la voie qu'il avait choisie.

Il partit donc pour Paris où, après une période de très dures privations, il fut mis en relation avec le peintre Léon Bonnat dont la palette était plutôt sombre, mais le dessin correct et qui s'était alors taillé une solide réputation de portraitiste.

Il entra dans l'atelier de ce maître, aujourd'hui assez décrié, mais celui-ci lui enseigna utilement l'art du dessin.

En 1898 il entra à l'école des Beaux-Arts, y fit la connaissance de Claude Rameau, de Bourbon-Lancy, qui était lui-même un peintre distingué, et qui devint son ami.

Il fut dès lors fasciné par les impressionnistes, et les deux peintres à qui iront ses préférences sont indiscutablement Pissaro et Cézanne.

Pour la première fois, il se rendit à Uchon en 1904 et là, il fut littéralement séduit par ce paysage grandiose, ce village perché qui, au milieu de ses rochers énormes arrêtés sur les pentes de la montagne, domine la vallée de l'Arroux et constitue le plus magnifique belvédère qui soit, sur les Monts du Morvan.

Il comprit que dorénavant, ce serait là son domaine - son motif comme disent les peintres - et il vint s'y installer en 1905.

Bientôt il abandonna le salon des Artistes français, conservatoire d'un académisme qui ne correspondait ni à son tempérament, ni à sa conception de la peinture ; il entra alors au Salon des indépendants, puis en 1906, sociétaire au Salon d'automne.

En 1907, sur lieu, rue Richempanse, sa première exposition personnelle. L'année suivante, il exposa à la Galerie Blot.

Ce fut ensuite le salon de la Société nationale des Beaux-Arts. En 1912, son exposition à la Galerie Rosenberg fut un triomphe pour lui.

Il exposa encore en 1914 à l'Exposition universelle de Lyon et pendant la guerre, il fut nommé peintre aux Armées.

Après la tourmente, sa grande exposition à la Galerie Georges-Petit, en 1924 fit l'objet des plus grands éloges de la critique artistique et de la presse parisienne : il était devenu un des peintres les plus cotés de l'époque et il trouva comme biographe, un autre ancien élève du collège d'Autun, Georges Lecomte, alors secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Son ouvrage abondamment illustré, fut édité en 1926 par les soins de la Galerie Georges-Petit.

Quelques années plus tard, Charles Terrasse, bien connu comme critique d'art, publiait aux Editions Morancé une excellente étude sur notre compatriote, cependant que de grands collectionneurs et des musées français et étrangers se partageaient ses toiles.

Il est mort à Uchon le 31 mai 1951 et repose sous un de ses rochers qu'il aimait tant dans le

de Jaeger, sculpteur-médaniste présentement toutes les grâces de la Renommée, tandis que, d'abondance, coulent de ses mains de

Que dire de ses portraits sinon qu'ils expriment à travers leurs traits, l'âme de leur modèle.

Le portrait de sa mère, ceux de M. et Mme Georges Lecomte notamment, sont des œuvres dignes de très grands musées.

Tout récemment, certaines de ses œuvres, ont été présentées au Musée Rolin à Autun, dans une exposition temporaire de paysagistes du Morvan, exposition inaugurée par M. Jean Chatelain, directeur des Musées de France, en présence d'un grand nombre de ses collègues Académiciens du Morvan.

Faute de place, la grande et belle toile qu'il a léguée au musée n'a pu y être exposée : souhaitons qu'elle puisse l'être lorsqu'un agrandissement des locaux le permettra.

Louis Charlot fut un très grand artiste et son œuvre mérite d'être beaucoup mieux connue et appréciée à une époque qui commence à se dégager des extravagances passées et des rébus en image. Il doit reprendre la place qu'il mérite dans la peinture du début du XX^e siècle.

Son œuvre réjouit les yeux et le cœur et nous ne pouvons mieux terminer qu'en rappelant cette phrase de Diderot :

« Heureux le peintre dont l'œuvre réjouit sans jamais lasser ».

Jean MENAND.

SUR LA VILLE AUX FAYES

DE BALZAC

Le village de Santigny, dans le nord-est de l'Avallonnais, a eu au XVIII^e siècle et au début du XIX^e comme seigneurs, puis comme châtelains, des membres de la famille « de Villers-la-Faye ».

C'est sans doute pour cela que l'on a pu supposer que Santigny était bien le village de la Ville aux Fayes décrit par Balzac dans son livre « Les Paysans ».

Mais un examen approfondi des lieux ne permet pas d'identifier ces deux agglomérations. En effet, si certains aspects du village et du territoire de Santigny correspondent aux descriptions de l'auteur, beaucoup en diffèrent complètement.

On est donc conduit à penser que le grand écrivain a construit son pays de la Ville-aux-Fayes avec des matériaux différents provenant de ses souvenirs de voyage.

Peut-être a-t-il été en relations avec la famille de Villers-la-Faye. Peut-être même est-il passé à Santigny ? A l'appui de cette thèse est le nom du village de Soulanges (du même ouvrage) explicable, sans doute par un souvenir de Soulanges-sur-Yonne, près de Clamecy mais aussi par un passage à Soulangy, petit hameau situé à quelques kilomètres de Santigny.

Il nous semble, actuellement difficile d'en dire plus...

Marcel MEUNIER, Président de la Société d'Etudes d'Avallon.

de Jaeger, sculpteur-médaniste présentement toutes les grâces de la Renommée, tandis que, d'abondance, coulent de ses mains de

Et pourtant, ce prince de l'Art, portraitiste de S.S. Pie XII, du général de Gaulle, du président Kennedy et de combien d'autres, a très modestement débuté :

Quand il est né en octobre 1908, à Roubaix, son père était contremaître dans un tissage et sa mère fleuriste.

Quatorze ans plus tard, le jeune de Jaeger dut quitter l'école avec son certificat d'études pour devenir apprenti sculpteur, dans une usine de bois de sa ville natale.

Et pendant trois ans, l'apprenti, sa journée terminée, suivit assiduellement les cours du soir de l'école des Beaux-Arts de Tourcoing ; mais il lui fallait davantage.

Et ce fut Paris, pour y travailler la nuit comme ouvrier d'usine, ce qui lui permettait de fréquenter le jour l'école Boule ainsi que l'école supérieure des Arts décoratifs, tandis qu'il passait ses nuits dans des maisons abandonnées et mangé dans les « Fourneaux économiques ».

Pourtant rien ne l'a jamais rebuté :

Toutes les récompenses de l'école ont été conquises.

Mais ce n'est qu'après son service militaire que l'horizon s'est éclairé : il connut alors l'aube d'une éblouissante carrière :

Un prêt d'honneur l'avait enfin libéré de pesantes servitudes en lui procurant un atelier où il pouvait travailler à façon.

Albert de Jaeger devint l'élève de Despiau, Maillot, Joseph Bertrand, Hulmann.

Ainsi, après le buste du docteur Dupré, encouragé par le maire de Roubaix, il monta le premier en loge pour le Grand Prix de Rome qu'il obtint trois mois plus tard.

Premier Grand Prix de Rome, éblouissement de l'Italie, période libre, période féconde, période ardente, période vécue dans le cadre merveilleux de la Villa Médicis, tandis que soudain tous les moyens de la création artistique s'offraient à lui : l'étude, l'imagination, le rêve !

D'emblée, les livres de Matilghica sur le nombre d'or l'intriguèrent tant que ce fut bientôt le départ pour la Grèce à la recherche de l'harmonie des proportions de la statuaire antique.

Cependant, peu à peu, les commandes officielles ou privées se sont tout naturellement ajoutées les unes aux autres avant de se multiplier : le portrait de S.S. Pie XII, qui lui vaut d'être décoré par le pape lui-même, ne faisant qu'annoncer d'innombrables œuvres, bustes, médailles ou monuments.

Citons seulement quelques-uns de ses illustres sujets : le cardinal Verdier, le prince de Broglie, le commandant Charcot, Henri de Jouvenel, Béatrice de Dampierre, Thierry de Martel, Montherlant, juste avant la guerre.

Puis ce furent les célèbres effigiés du général de Gaulle, du général Kœnig, du général Leclerc, du professeur Leriche, avant une promotion au poste de conseiller artistique du commandement en chef des Forces Françaises d'occupation en Allemagne.

Tâche passionnante, tâche

difficile, où son intelligence et son tact ont trouvé leur plein emploi, sans pour autant lui faire abandonner son œuvre : le Livre d'or de la Première Armée et celui de la Légion, de même que trois portes en bronze dédiées aux grands hommes de l'Europe, succédèrent bientôt aux portraits du général Eisenhower, du maréchal Joukov, et du maréchal Montgomery.

Mais la biographie d'Albert de Jaeger serait incomplète si d'autres fruits de sa féconde imagination n'étaient évoqués :

Tel ce brevet concernant un appareil propre à faciliter la reproduction de la sculpture subventionné par Joliot-Curie, ou encore celui d'un prototype de maison extensible pouvant s'adapter aux besoins, aux paysages et aux climats de tous les pays.

Etonnante polyvalence d'un esprit toujours en alerte, propre à surprendre seulement ceux qui auraient oublié les grands exemples de certains maîtres de la Renaissance.

Tel a été jusqu'ici l'éclatant parcours d'un artiste devenu assez grand pour que le gouvernement de la République, nonobstant deux promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur, ait décidé de commander à Belmondo la propre médaille d'Albert de Jaeger.

Cependant, si je bornais là mon propos, tous ses amis s'accorderaient pour protester de l'insuffisance de mon témoignage.

Albert, comme nous le nommons, dans son entourage, est bien davantage qu'un artiste triomphant.

Aussi, est-il non seulement nécessaire qu'un homme parle de l'homme, mais aussi qu'un ami parle, avec son cœur, de l'ami.

Et nul ne le peut bien connaître qui ne l'a jamais surpris dans sa simplicité, c'est-à-dire dans l'intimité saisissante de sa maison de Meudon : son hôtel particulier, ceint d'un joli parc, sous le couvert d'un cèdre historique, fut une grande demeure offrant en son rez-de-chaussée, une suite de réception conçue pour la somptueuse ordonnance mobilière d'un ordre conventionnel.

Or, c'est là que le maître de céans accueille toujours ses visiteurs, travaille à ses sujets, entretient ses modèles, ses ébauches et ses œuvres : vitrines, tables, sièges, sol, tout y est constellé, tout y étincelle de métaux lustrés ou de pièces luisantes.

En somme, un trésor dispersé au hasard des places disponibles comme l'amas des fruits de son génie sans aucune considération pour l'usage et le formalisme.

Plus encore, si de Jaeger

sait fort bien revêtir, quand il le faut, une tenue d'apparat, enrichie des insignes de ses ordres et de ses fonctions, Albert, notre ami, reste chez lui l'homme libre de toute contrainte pour nous accueillir de préférence dans le simple appareil de son petit lever.

C'est l'instant et l'endroit où chacun d'entre nous peut le mieux toucher :

Son empressement à répondre, le timbre de sa voix dans l'éclat d'un rire, la joyeuseté pétillante de ses yeux juvéniles

Mon ami Joseph

EN ouvrant, il y a trois ans, sa première séance plénière, le chancelier de notre Académie commença, dans l'ordre alphabétique par « faire les présentations », s'arrêtant aux titres et aux divers mérites de chacun.

A la lettre T, lorsqu'il eut prononcé mon nom, il marqua un temps et avoua qu'il ne savait quoi dire. « L'ami Jacques, je l'aime trop ! »

Il s'est bien gardé d'oublier, l'ami Jacques, le meilleur des diplômés qui lui fut, ce jour-là, décerné : l'expression publique d'une vivante amitié. Il applaudit d'autant plus fort l'hommage que l'Académie du Morvan vient de rendre à son chancelier perpétuel par la médaille commémorative de la fondation de cette Académie.

Après les heurs et les malheurs d'une nombreuse famille tendrement affectonnée, après une longue existence marquée par la fermeté d'âme et le dédain des « situations commodes de l'opportunisme » avec tous les risques qu'il comporte, Joseph Pasquet sera cette fois, en m'excusant de jouer avec le mot, frappé dans le métal.

C'est la main d'un maître qui

que sa démarche se fasse un peu plus lourde, qu'un voile étrange ternisse imperceptiblement le bleu de son regard, ce bleu lavé des grands ciels du nord, que l'amertume d'un pli efface son sourire, mais, bientôt, sans palabres inutiles, Albert, que l'un de nous a sans doute blessé, se reprend pour réchauffer inlassablement son cœur à celui du compagnon, qui, le premier, paraît.

Exigeante sensibilité... support naturel de son grand talent... l'affection d'Albert de Jaeger se veut totale pour satisfaire son impérieux besoin de totale sérénité.

Telle est bien l'ardente amitié de cet homme riche d'une exceptionnelle expression dont notre Académie conservera une rare empreinte sur la belle médaille qu'il a créée pour elle.

Docteur Lucien OLIVIER.

l'a ciselé : Albert de Jaeger, auquel je ne peux dire qu'en quelques mots mon admiration confraternelle après le pénétrant commentaire du docteur Olivier.

Il saura cependant qu'avec lui je me sens en famille, de la très vieille famille « figurative » bien vivante, quoiqu'ils disent, depuis ses ancêtres de Lascaux et d'Altamira ; où tant de générations moins faites de ruptures que de recommencements, ont seulement ajouté leurs propres sédiments.

Un grand sculpteur dont le style n'étouffe jamais l'inspiration, l'œil lucide accordé à la seule et humaine vérité.

Sur cette médaille elle est là, symbolique et toute sensible. Elle parle à tous mes sens.

J'y retrouve, entre cour et jardin, l'admirable demeure de Marthe et de Joseph. Elle sent bon le café du matin le pain grillé, la cire d'abeilles, ces fidèles odeurs des bons ménages. Il m'arrive souvent d'emporter, avec l'eau de la source et la rose cueillie à l'arceau du puits, le bon, le rassurant sourire de mon ami Joseph.

Jacques THEVENET.

ECHOS... ECHOS... ECHOS...

Nous avons établi, dans une page précédente, que Beuvray et Bibracte avaient la même étymologie (Biber : castor).

Nous trouvons une nouvelle preuve, dans « Le Cœur de la France », de Gautron du Coudray : « Bibracte est le même nom que Biberach, ville impériale près d'Ulm en Wurtemberg, dont les armes parlantes sont d'azur au castor (biber) contourné au naturel de couronne d'or ».

Une usine de pâte à papier utilisant tous les feuillus, d'une capacité de 450 à 500 tonnes par jour, va être construite à Sougry-sur-Loire entre Decize et Nevers.

Le Morvan sera assuré d'un millier d'emplois et de la vente de toute sa production forestière.

En effet, toutes les espèces de feuillus (hêtre, charme, bouleau, chêne) seront utilisés à partir de 2 centimètres 1/2.

Il aurait été désirable que cette usine soit placée en plein Morvan, vers Arleuf ou Ouroux. Mais les techniciens nous ont affirmé que, vu la quantité d'eau nécessaire, elle ne pouvait être située que sur la Loire.

Espérons que c'est un renouveau de prospérité pour la forêt morvandelle.

Nous sommes particulièrement heureux de publier un article de notre cher ami Lucien Hérard qui aime le Morvan d'un amour à la fois mystique et charmé.